

pour s'égalier à lui ; l'autre bonne, c'est, au fond de tous les doutes, un amour sincère de la vérité et du bien.

La première est vieille comme le monde ; elle subsiste à travers les siècles et perpétue le spectacle de l'impuissance et des tristesses d'un orgueil incrédule ; la seconde nous paraît être le plus glorieux privilège et l'honneur des générations actuelles. Le préjugé existe encore, mais l'opinion générale sent ce qu'il y a de plus intime en elle, révolté contre lui, et, même en le flattant, aspire à le détruire ; l'histoire fouille les origines lointaines, la philosophie proclame le respect dû à la bonne foi, l'art déplore, quoiqu'il se résigne à le subir, le honteux esclavage où le matérialisme l'a réduit. Le bien n'est pas encore découvert, mais la conscience publique le proclame d'avance et lui promet son appui.

De ces deux tendances laquelle l'emportera ? Question immense d'où il dépend de savoir si notre siècle marche vers une époque d'incomparable grandeur ou d'incomparable abaissement. Que d'autres augurent mal de l'avenir. Pour nous, fils des temps nouveaux, nous aimons mieux croire à la grandeur future qu'à la décadence de notre siècle, et, confiants dans la bonté de Dieu et dans les facultés de l'homme, nous attendons sans crainte la radieuse apparition du génie qui, du sein de nos aspirations incomplètes, fera surgir à nos yeux des splendeurs inconnues.

Comte de PONCINS.

7 Septembre 1862.